

les frites à la neige

petites histoires quotidiennes de la guerre



michel jammes

recueilli par Guillaume Asseline



© la cigogne
Penmarc'h, Bretagne, Europe
Seconde édition, printemps 2021
dessins de Guillaume Asseline.
jammeslois@gmail.com

les frites
à la neige

petites histoires quotidiennes
de la guerre

récit oral de michel jammes
recueilli par guillaume asseline

Préface

Mon père a vécu la seconde guerre mondiale au cœur du Reich à Berlin. Déporté du travail obligatoire de janvier 1943 à mai 1945, il y a subi l'intégralité des bombardements.

Un jour qu'il était venu me voir en Bolivie, je l'ai présenté à un ancien aviateur américain, qui avait participé avec son B-17 au pilonnage de cette ville. J'ai alors dit au pilote « Qui sait ? si vous aviez largué vos bombes quelques secondes plus tard ou plus tôt, peut-être que je ne serais pas là ? » Hasard de la guerre, hasard de la vie... Ils se sont serrés la main, l'Américain était manifestement gêné mais mon père était content.

Malgré la peur, les privations, l'incertitude, il a vu combien souffrait aussi la population civile allemande, et jamais je ne l'ai entendu parler en mal de nos voisins européens. Sa dernière fille s'est mariée avec l'un d'eux et il adorait aller les voir, boire *ein bier*, manger une saucisse, puis remémorer cette époque et ces lieux, qu'il a d'ailleurs revisité une fois en compagnie de son gendre. Un vrai pèlerinage pour ce qui fut l'événement le plus marquant de sa vie, celui qui lui avait

fait découvrir un autre monde et infléchir à jamais le cours du reste de sa vie. À cause de cet absurde et terrible conflit il ne put jamais accomplir son rêve de devenir pilote.

Le dimanche, nous allions «voir les avions» sur le terrain d'aviation d'Avrillé, celui où il avait fait ses premiers vols dans le cadre de l'Aviation populaire en 1938. Cette passion, il me l'a transmise, et j'ai réalisé son rêve à l'autre bout de la planète.

C'est lors d'une de mes rares visites que j'ai découvert avec beaucoup de plaisir *Les frites à la neige*, un joli livret écrit et dessiné avec soin par mon neveu Guillaume Asseline. Il a eu l'intelligence de rester en retrait en restituant telles quelles dans le texte les paroles de son grand-père, ce qui lui donne une force et une authenticité incomparable.

Cette œuvre ne devait pas se perdre, voilà pourquoi je la réédite aujourd'hui.

Quant à toi, Guillaume, sache que ton geste m'a beaucoup touché, je ne peux que te féliciter pour ton initiative et ta créativité. Merci, merci beaucoup.

Lois Jammes

Penmarc'h 12 février 2021.

Introduction

Le récit qui suit, retranscrit sous forme de petites histoires, raconte le quotidien d'un jeune homme de 22 ans plongé dans le cœur d'un pays en guerre.

Des bribes de souvenirs, des tranches de vie gravées.

Des anecdotes qui ne s'oublient jamais.

L'histoire du passé et de sa mémoire qui résonnent.

Guillaume Asseline

Retranscrit et illustré par Guillaume Asseline, ce livret a été fabriqué à La Fontaine du Mont en mars 2006 (première édition).

Merci à Francine et Malika,
présentes pendant les entretiens.

Sommaire

– 1 Être pilote	9
– 2 Le départ	11
– 3 La colonne	13
– 4 Chez Krupp	14
– 5 Une vie changée	15
– 6 Pas volontaire	16
– 7 Les épluchures	17
– 8 Popov	18
– 9 Juge de paix	19
– 10 Gilbert	21
– 11 Les miradors	22
– 12 Le paveur s'en fout	24
– 13 Chez Alice	25
– 14 Kontrol Papir	26
– 15 Le bistrot	27
– 16 Les forteresses volantes	28
– 17 La petite charcutière	30
– 18 Les frites à la neige	31
– 19 Les bombes	32
– 20 Providence	36
– 21 Jours de fête	37
– 22 Un livre ça se mange pas	38
– 23 Paf !	40
– 24 Exode	41

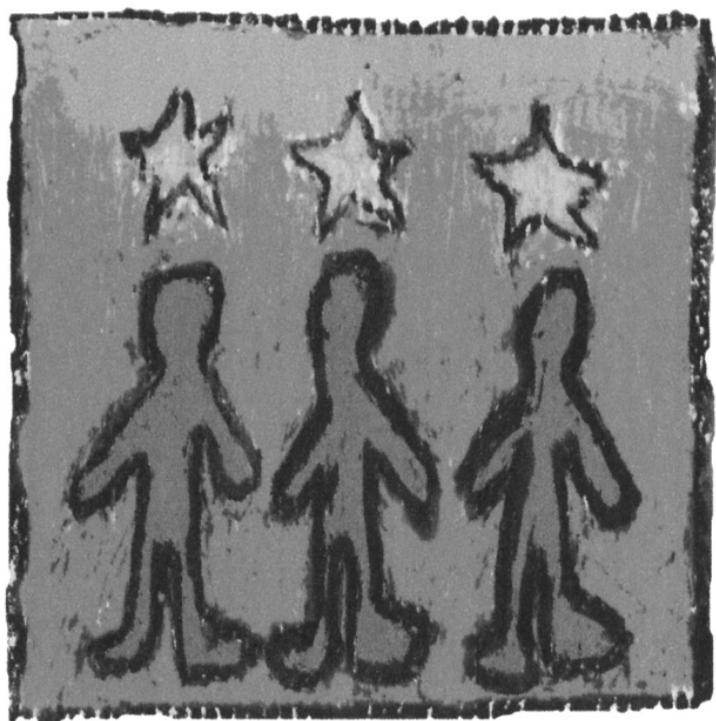
– 25 Champagne	42
– 26 Par la Mer Noire	43
– 27 Les Russes	44
– 28 Chevaux : 8, hommes : 40	48
– 29 Le retour	49
– Biographie de Michel	51

Être pilote

Je suis allé à la gendarmerie d'Angers, voir comment on pouvait s'engager. C'était tout au début de la guerre, en septembre. En fait, le recrutement se faisait aux Allocations familiales. Il y avait un lieutenant médecin qui te regardait, et moi il m'avait trouvé trop maigre, j'ai été refusé. Alors je suis repassé encore une fois mais à Châteauneuf. Pareil, trop maigre, j'ai été refusé aussi. J'aurais pu mettre du plomb dans mes poches.

Moi je voulais être pilote. Comme j'avais déjà neuf heures de vol, ils auraient pu faire un effort et me prendre, mais non ! Alors que les Anglais, après, ils cherchaient désespérément des pilotes, ils n'en trouvaient pas. Je serai allé en Angleterre, mais je suis allé à Berlin à la place.

Mon but, c'était d'être pilote de ligne. Mais le seul débouché, c'était de rentrer dans l'armée. Je faisais quatre ou cinq ans, et ensuite je passais à la ligne. J'ai pas fais quatre ou cinq ans, j'ai rien fait du tout. J'ai jamais été pilote de ligne.



Le départ

J'avais 22 ans. On a été jusqu'à Paris. Puis on est descendu du train et on a marché à pied, là j'aurais peut-être pu me barrer. On est repartis le lendemain matin dans le train, et on est arrivés longtemps après, on savait pas où on était de toute façon. On est arrivés à 50 km de Berlin, il faisait nuit. Alors ils nous ont déchargés une fois de plus, et puis «los, los!» en train de brailler sur notre dos. On a gagné un camp et puis ils ont ouvert une barrière, on est entrés et ils ont fermé derrière nous. On s'est dit «tiens, on est baisés!». C'était un camp, il y avait différentes cabanes. Ils nous ont dit «faut dormir!». Il y avait des lits en bois où il n'y avait ni paillasses ni couvertures ni rien. Mais moi j'étais équipé, j'avais un sac de couchage que m'avait fait ma mère. Le lendemain matin «los, los!», on a été dans une autre cabane où il y avait comme une estrade au fond, et puis ils appelaient les gens un par un suivant leur métier, leurs façons de faire et tout ça. Un moment, on m'a appelé. Il y avait un grand type qui était

là, il m'a jugé bon pour le service et il m'a embarqué.

Ce grand fainéant-là, il a même pas pris une valise à moi, j'ai tout porté. On est retourné à la gare prendre le train, et on est arrivés dans une espèce de grande ville que je ne connaissais pas, c'était Berlin. On est redescendus pour marcher à pied, et je commençais à en avoir marre de porter mon sac, ma valise et tout le bazar. On est arrivés comme ça dans un camp, à la Dorstrasse 50. Le gardien m'a trouvé un plumard, heureusement c'était le long d'un mur, et il y en avait un autre au-dessus de ma tête, si bien que la lumière qui était allumée toute la nuit, elle ne me gênait pas.

Le lendemain c'était un dimanche, rien à bouffer, mais j'avais encore un pot de rillettes quelque part que ma mère m'avait donné. Elle était prévoyante ma mère, elle m'avait mis des médicaments, des trucs pour le mal de tête, pour les écorchures, si bien que j'arrivais à soigner tout le monde dans le camp. Ils me disaient «toi qui es un petit peu médecin...». Qu'est-ce que je connais à ça? Je les soignais comme je pouvais, et quand c'était trop grave, je leur disais «faut aller au médecin», c'est tout.

Le lendemain pour le petit déjeuner, on nous fournissait rien. On est parti chez Krupp, Bessemerstrasse, il faisait pas chaud.

La colonne

Là-bas chez Krupp, on m'a mis dans une colonne. C'était un Allemand qui surveillait, il s'appelait Joseph. Il causait de trop, et puis il me faisait pas confiance. Il me disait « Yamès », parce qu'ils m'appelaient comme ça là-bas. Quand il m'emmerdait, j'allais aux chiottes, passer mon temps le long du radiateur du chauffage central, si bien qu'à la fin de la journée, j'avais pas fait grand-chose.

Alors ils m'ont changé de colonne, ils appelaient ça des colonnes. J'étais avec un Belge. Je lui ai dit « toi t'es volontaire, pas moi ». Je faisais souvent semblant de taper, tout ça... Une fois j'ai eu un chef d'atelier. C'était bizarre, je sentais comme une présence dans mon dos. J'ai baissé la tête, et j'ai vu la pointe de ses chaussures noires. J'ai tapé à droite à gauche, de-ci de-là. J'ai regardé à nouveau, il n'y avait plus de pieds. J'étais pas loin du bureau alors je pouvais voir ce qu'il faisait.

Chez Krupp

Chez Krupp, c'était de la mécanique auto. On démontait des bagnoles, il y avait de grandes ferrailles, il fallait percer des trous, mettre des rivets, tout ça. C'était dur, mais enfin ça se faisait quand même. Les transmissions des roues arrière, je les montais à l'envers, pour les démonter et les remonter.

Il y avait le moteur du camion. Il fallait que je remonte les pistons par-dessous avec des segments neufs. Le graissage des bielles, je l'ai pas fait, j'ai pas mis une goutte d'huile. J'ai eu un coup de chance, le camion est parti en remorque à la tôlerie, il y est resté deux mois. Quand ils ont mis le moteur en marche, ça n'a pas fait long feu.

J'ai été questionné par l'armée, mais heureusement c'était l'armée, c'était pas la Gestapo. Bon, ça avait été fait deux mois avant... Ils m'ont demandé

— Vous avez mis de la Öl?

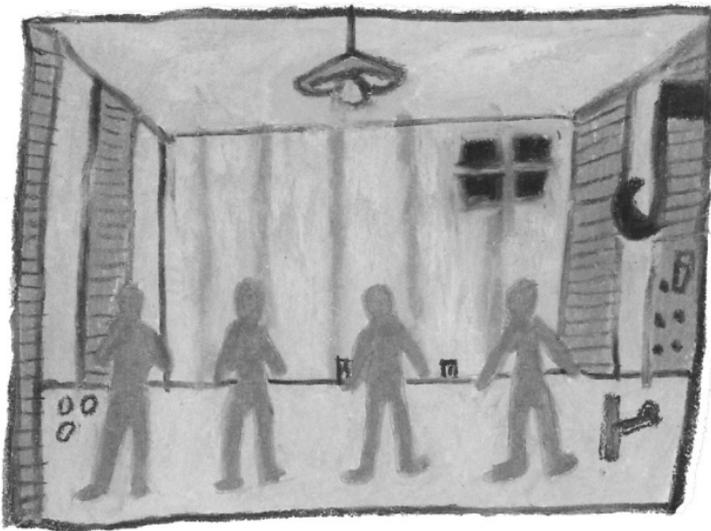
—Ya ya!

Une vie changée

Ça, pour une vie changée, c'était une vie changée !

Arrivé dans le camp, les ouvriers qui étaient là-bas, c'était rien que des gars de Paris, moi j'étais de la campagne.

Enfin, on s'entendait bien.



Pas volontaire

Une fois on était trois Français dans les chiottes, adossés au radiateur. Il faisait chaud. Un ingénieur s'amène pour contrôler ce qui se passait là-dedans. Il était énervé. Un Français dit à un autre

— T'as pas un billet de dix marks ?

Il tend le billet à l'ingénieur. Ah mon vieux ! si tu l'avais vu sauter au plafond, dis donc !

L'ingénieur dit :

— Ça ne suffit pas, as-tu vingt marks ?

En fait, ce jour-là, on a eu cinquante marks d'amende, ça faisait beaucoup.

Un jour un gars me dit que je pouvais gagner cent marks par mois. Je lui ai répondu :

— Je m'en fous de tes marks, de toute façon je ne suis pas volontaire.

Les épluchures

On avait des cartes de rationnement pour la nourriture, mais seulement, il y avait carte et carte. On n'avait pas la carte la plus élevée, nous. Enfin bon, fallait pas se plaindre. On avait deux kilos cinq de patates par semaine, c'était pas énorme mais enfin on faisait avec ça, c'est tout.

Moi quand j'épluchais les patates, je gardais les épluchures. Je mangeais d'abord les patates, et puis après je faisais griller les épluchures, et je les mangeais. J'ai toujours fait comme ça, j'ai toujours mangé mes épluchures de patate.

Quand il n'y avait pas assez de gaz, je faisais un feu dehors. Et puis ces cochons de Russes, ils ont foutu un obus là où je faisais ma popote dehors !

Il n'y avait plus rien du tout, tout avait sauté. Il n'y avait plus d'eau non plus.

Popov

Popov, c'était un collègue. Il avait été pris comme moi, c'était un Russe. Il était rentré dans le sud du pays, vers Marseille ou ailleurs, quand il avait cinq ans. Il parlait toujours mal le français. Il disait pas «le pont», il disait «la pont», tu vois le genre ! Il était sympa, on mangeait souvent tous les deux sur un lit à étage. Lui, il était d'un côté avec ses petites assiettes, ses petits plats, ses petits machins, et moi, j'avais ma grosse casserole avec tout dedans, une bonne soupe.

Parfois j'avais des invités. Je leur faisais des frites. Gilbert par exemple. Il avait fait du camp de concentration, il était maigre, il avait des boutons. On m'avait dit qu'il était suicidaire. Comme je sortais plus facilement, on m'avait dit «faut aller le voir».

Il avait été pris par le S.T.O. tout pareil.

STO : Service du Travail Obligatoire.

Juge de paix

Un moment, j'ai été juge de paix chez les Italiens. Quand ils avaient un différend entre eux, c'est toujours moi qu'ils appelaient. Une fois j'ai fait l'interprète entre un ingénieur allemand et un ouvrier italien. C'était bien une connerie encore, ça. L'ouvrier italien avait été chez le médecin le matin, et il espérait passer le reste de la journée au camp. Mais l'ingénieur a dit non, il fallait qu'il revienne travailler. Le pauvre Italien, il était balayeur, tu parles qu'il était utile ! Il a fallu que je lui explique tout ça. Je parlais mieux l'italien que l'allemand, du reste, c'est bien plus facile l'italien.

— Yamès, komm !

— Ya ya !

Je voulais pas y aller, au début, et puis le petit des jeunesses hitlériennes, il est revenu à la charge, il fallait absolument que j'aille dans le bureau de l'ingénieur.

— Yamès ! ...et blablabla.

Il fallait que j'aille trouver l'Italien. Il s'appelait Richi. Ils étaient deux frères qui s'étaient faits prendre dans une rafle en

Italie. Il sont arrivés comme ils étaient, ils n'avaient rien, absolument rien.

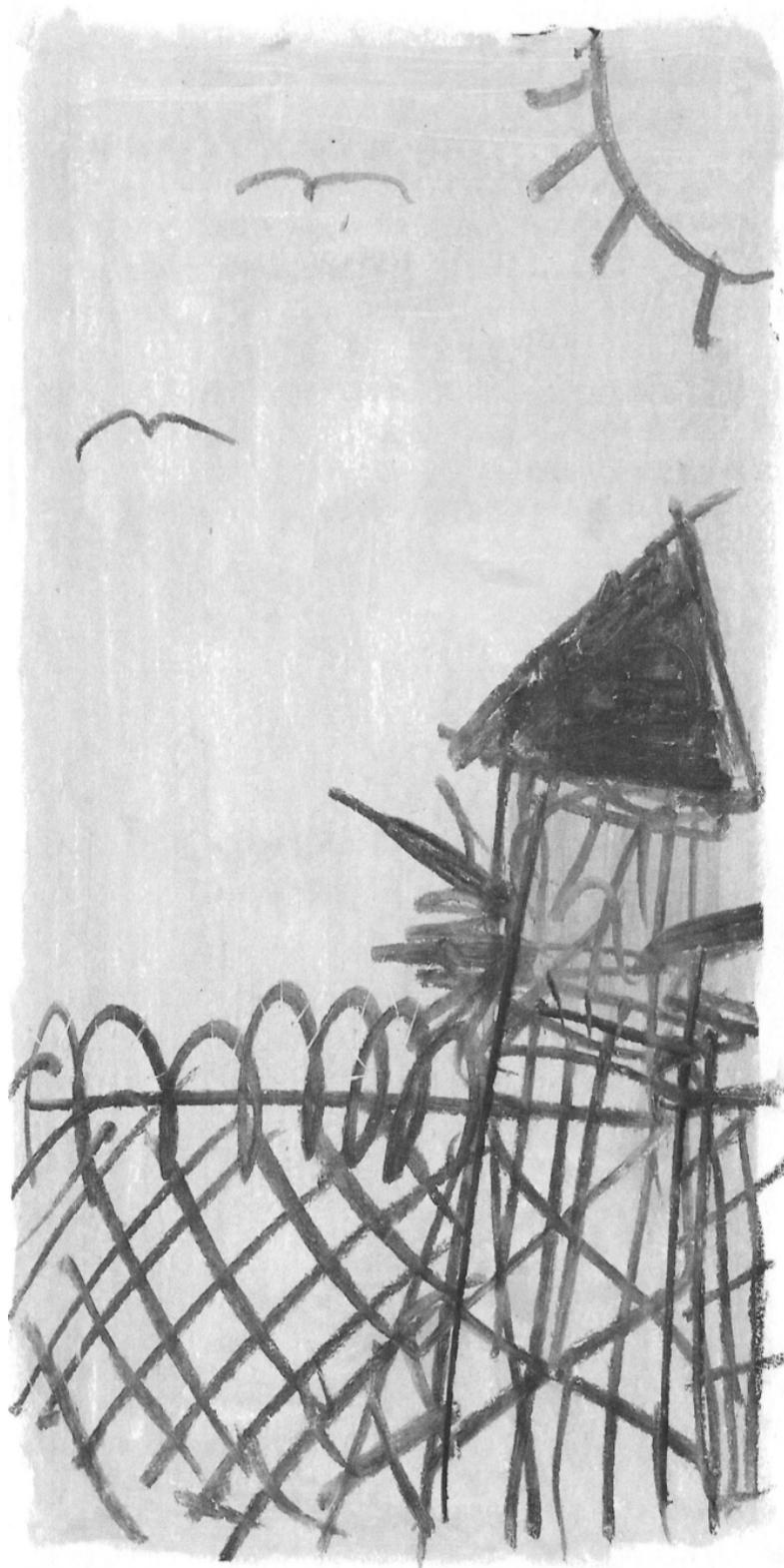
Il y avait Floriano Belli aussi, «belle fleur» ça veut dire. Il avait un nez, c'était comme une patate, il était pas très beau mais on était devenus bons copains.

Gilbert

C'était pas drôle, c'est sûr, c'était pas drôle. Mais enfin, fallait pas faire trop de conneries. Le gars que je connaissais, Gilbert, il avait fait un mois de camp de concentration parce que, tout simplement, sur un quai de métro il a heurté un officier SS. Un mois. Il se tapait les rails des chemins de fer qui étaient brûlants tellement il faisait chaud. Le soir, il était enfermé dans une cabane. Ils pouvaient même pas s'allonger, ils étaient debout serrés les uns contre les autres. Il n'avait pas bonne mine quand je l'ai revu, ça ne m'étonne pas qu'il ait eu des idées suicidaires. Mais il ne s'est pas suicidé. J'allais le voir de temps en temps.

Les miradors

Je me suis retrouvé un jour devant un camp de concentration. Alors, je me suis dit «là, c'est pas très sain, vaut mieux que je m'en aille!» surtout qu'il y avait les miradors avec des types qui tournaient leurs mitrailleuses vers moi. Je suis parti en tapant les pieds dans un caillou l'air de dire «c'est un type qui se promène». Faut jamais courir dans ces moments-là. Et puis une fois que je suis plus en vue, alors là je galope.



Le paveur s'en fout

Il y avait «le paveur s'en fout». C'était sa chanson, ça. Il chantait toujours «le paveur s'en fout». Quand il avait ses casseroles à surveiller, c'était toujours à moi qu'il demandait.

Le dimanche matin, j'avais réussi à trouver une petite église tout près. Il me disait :

— Toi qui va prier le petit Jésus, fais donc une prière pour moi !

Je lui répondais :

— J'y manquerai pas !

Chez Alice

Quand j'allais chez Alice, figure-toi que je buvais du lait, moi qui n'aime pas le lait. Avec du chocolat on mélangeait tout ça, ça n'avait pas goût de lait du reste. J'avais rien, pas de récipient. Alors j'ai récupéré une petite bouteille de bière. Alice ne disait rien, elle prenait sa louche et elle mettait un entonnoir sur ma petite bouteille, sans ça le lait serait passé par-dessus.

Un jour, j'en ai eu marre du lait parce que j'aimais vraiment pas ça. Je lui ai dit que je n'allais plus venir chercher du lait. Alors là, elle était heureuse ! Alors je me suis dit que ça faisait un moment qu'elle devait en avoir marre de mettre du lait dans ma petite bouteille. Mais elle ne l'avait jamais dit.

Elle s'appelait Alice. Je sais pas ce qu'elle est devenue quand les Russes sont arrivés. C'était pas drôle pour les femmes allemandes quand les Russes sont arrivés, vraiment pas drôle, non...

Kontrol papir

J'y suis allé une fois, à la Gestapo centrale de Berlin, mais je me suis toujours demandé un peu pourquoi. J'ai toujours pensé que c'était à cause d'un Polonais. Il nous faisait la chasse, il n'aimait pas voir les gens sur un marche-pied, ou être à bavarder plus loin. Ça ne peut être que lui.

Dans le bâtiment, ils avaient eu un bombardement formidable la veille ou l'avant-veille. Ils étaient complètement déboussolés là-dedans. Tout était sens dessus-dessous, comme quoi les bombardements ça a du bon quelquefois. Il y avait deux types à quatre pattes dans un coin, en train de ramasser des papiers. En plus de ça, je ne parlais presque pas l'allemand. Ils ont dit «kontrol papir!», ils ont pris mes papiers, les ont regardés, se sont consultés et m'ont dit «raus, raus!», d'une façon aimable, comme toujours. J'ai répondu «ya, ya». J'ai pas couru, j'ai été tranquillement, mais une fois à la porte, alors là j'ai couru. Une rue à droite, une rue à gauche, et puis je me suis engouffré dans le métro.

Le bistrot

C'était toujours chacun pour soi. Sauf dans les bistrots. J'y suis allé pendant une période, parce que c'était un endroit assez agréable quand même, comme on dit maintenant, c'était convivial.

Le type, il sortait ses verres à bière, puis avec une réglette en os, il faisait tomber la mousse.

J'avais jamais vu ça avant.

Les forteresses volantes

Ça, ça n'a pas manqué, les grosses forteresses volantes. Groupées, on pouvait en compter jusqu'à deux cent parfois. Des grosses formations, elles venaient d'Angleterre tout bêtement, ils lâchaient des bombes de plusieurs tonnes ces engins-là. Ce jour-là, j'étais à Nimègue, j'en ai vu un se faire descendre. Il a tourné en rond autour de Nimègue. On s'est dit «celui-là, il va nous bombarder!» mais en fait, il était blessé cet avion-là. Et puis on a vu quelque chose qui descendait de l'avion, on a crû que c'était des bombes, mais non, c'était des types qui sautaient. Et puis pour finir, il y a eu une grosse explosion et l'avion est tombé en morceaux, en train de pivoter en flammes. On a appris après que le dernier type qui avait sauté, il était mort. Il avait sauté trop tard, il est tombé au sol. Les prisonniers lui ont fait un enterrement officiel, même si les Allemands n'aimaient pas ça. Il a été enterré dignement.

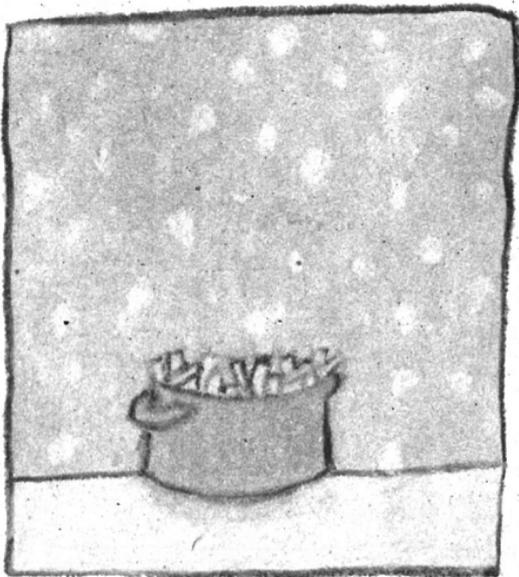


La petite charcutière

Ah, si j'étais sûr de retrouver Alice! Par rapport à moi, qui avait vingt-deux, vingt-trois ans, elle en avait quarante, quarante-cinq. Elle était tellement aimable. Et Willy, le gars du bistrot, et puis la petite charcutière. Je me suis aperçu un jour qu'elle me comptait la viande, mais elle ne me comptait jamais le poids des os. Je ne sais pas si c'était normal ou pas normal. Quel âge elle pouvait avoir cette fille-là, dix-huit, dix-neuf ans? Peut-être qu'elle trouvait que les Français avaient bonne mine...

Les frites à la neige

Quand tu n'as plus de matière grasse, que ta casserole elle est dehors et que tes frites sont dedans, et qu'il tombe de la neige... tu enlèves le couvercle, la neige tombe dedans, ça empêche de coller. Tu remues, tu remets le couvercle, ça cuit. J'avais même pas d'eau, c'était au moment où tout était cassé. Je faisais des frites à la neige mais elles n'étaient pas si mauvaises que ça. Il y en a qui étaient un peu grillées, d'autres qui étaient un peu moins bien cuites. Ça se mangeait..



Les bombes

Les avions pendant un moment, ils lançaient des bombes au phosphore. Elles étaient plus petites qu'une bouteille et hexagonales. Ça foutait du phosphore partout. Le phosphore tu l'éteins pas à l'eau, hein ? Il faut le couvrir de sable.

On avait pour mission d'aller à l'abri en emportant une couverture. Pour sortir, tu étalais ta couverture, tu marchais dessus, et au bout tu reprenais ta couverture, tu l'étalais à nouveau puis tu marchais dessus. Quand tu frottes le phosphore, il s'allume. Alors on frottait nos pieds ça faisait des grandes longueurs enflammées.

Nous c'était différent des Allemands. On était pas attachés aux maisons, à rien du tout. Tandis qu'eux, leurs maisons incendiées, dis donc ! Ah pour brûler, ça brûlait. J'ai vu un soir Berlin brûler, les bombardiers, ils avaient pas besoin de chercher où c'était, ils n'avaient qu'à se guider au feu, des grandes flammes partout.

Ça fait un drôle d'effet de voir une maison qui brûle depuis le bas jusqu'en haut, toute

entière. Ça sort par toutes les fenêtres. Au début, il y avait des bombes incendiaires surtout. Des petites bombes de trois kilos. Ça foutait le feu aux toits mais ça ne descendait pas dans la cave. Ensuite, il y a eu des bombes incendiaires de douze kilos, qui elles, descendaient jusque dans la cave. Les gens qui étaient à l'abri là-dedans, et bien ils n'étaient plus à l'abri. Ils brûlaient avec le reste de la maison.

Il y avait une femme un moment qui venait avec sa fille. Elles ont fini comme ça. Au fond d'une cave. Cette bonne femme, elle aurait mieux fait de rester en Belgique. Elle venait pour prostituer sa fille. Pour gagner des sous.



un jour, j'ai vu Berlin brûler...



Providence

À Berlin quand il y avait une alerte, j'allais vers le métro. J'avais repéré un coin en angle, je me disais qu'ici je serais bien mieux à l'abri que d'être auprès des wagons.

Ce dimanche-là, je ne suis pas allé dans ce coin-là. Quand je suis revenu le midi j'ai trouvé que ça sentait la poudre. Il y avait des gros pavés dans la rue, ils étaient passés par-dessus les immeubles de quatre étages et ils étaient tombés dans notre rue. Je suis allé pour voir, et la bombe était tombée là où je me serais mis, si j'étais venu ce dimanche-là. J'y étais pas, ce matin-là, j'étais en train de me baigner dans les vasques de l'atelier. Je les avais bien remplies d'eau chaude et j'avais fermé la porte à clé.

Jour de fête

Les jours de fête, à Pâques, à Noël et tout ça, je réussissais à me faire trois messes à la queue. Pour les chants. Parce que ça chantait bien et puis ils avaient de l'orgue à ce moment-là. J'allais voir avant pour repérer les heures. Je sortais souvent avant et je courais vite à l'autre, et je faisais pareil pour aller à la dernière. Rien que pour entendre des beaux chants. Des chants merveilleux. Ah ça, ils chantaient bien avec l'orgue et tout.

Nous on ne chantait jamais en travaillant.

Un livre ça se mange pas

Je m'étais fait des nu-pieds. Je regrette de ne pas les avoir rapportés, ceux-là. Avec des semelles de feutre compressé, épaisses. J'avais lacéré un coussin de camion pour faire comme des bandes de cuir. Puis j'avais cousu tout ça. Je m'étais fait des bons nu-pieds. Tellement bons que quand je marchais avec ça, personne ne m'entendait marcher, même sur le sable. Les grains de sable devaient entrer dans le feutre ou je ne sais pas quoi. C'était silencieux comme tout. J'étais fier de moi, mais comme un imbécile je les ai laissés. Je me suis dit que c'était pas la peine que je me charge trop pour prendre la route.

J'avais réussi à acheter un bel «Autokarte», un beau bouquin plein de cartes d'Allemagne. Le gars des jeunesses hitlériennes, il croyait que c'était pour s'en aller. Non, c'était que pour connaître l'Allemagne. Je l'avais payé dix marks et deux tablettes de chocolat, tu te rends comptes ? Parce que les Allemands et le chocolat, je sais pas ce que ça leur faisait... J'avais laissé le livre à mon

frère en lui disant de le ramener. Il l'a laissé en Allemagne. J'ai regretté mon bouquin. André il s'occupait pas trop des livres et tout ça. Il n'était pas littéraire en fait. C'était un manuel, André. Moi, j'aurais rapporté le bouquin. Puis il y avait le gros «Louvatte» là, un type qui s'appelait comme ça. Lui, il lui fallait de la bouffe, et encore de la bouffe. Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse d'un livre ? un livre ça se mange pas ! Tu parles d'une andouille...

Paf !

On avait trouvé des vélos. Il fallait qu'on ne laisse qu'un pneu dessus, parce que si on laissait les deux pneus, les Russes, ils te piquaient ton vélo ! Ils ne savaient pas trop aller en vélo, j'en ai vus bien des fois se casser la gueule par terre. Alors là on rigolait ! J'ai même vu un commandant sur une mobylette, une sorte de petite pétrolette comme ça. Ça allait de travers, dis-donc, jusqu'au moment où ...paf !

Exode

Les maisons étaient ouvertes. Tout était ouvert, on prenait ce qu'on voulait. J'ai dormi dans des maisons, les gens étaient partis.

C'était exactement comme l'exode en France, ils avaient fait comme nous.

Champagne

Une fois j'étais dans un ancien bistrot et c'était entouré de contre-plaqué ou quelque chose comme ça. J'avais mis des chaises sur une table et j'étais passé de l'autre côté, puis j'étais descendu derrière. J'avais trouvé une grande trappe dans le sol. J'avais ouvert la trappe, j'étais descendu là-dedans et j'avais trouvé dans un petit placard des bouteilles de champagne. Je me suis dit «ça c'est sûrement pour la fête de la victoire». Mais comme c'était une dame âgée qui était propriétaire, j'ai rien dit, j'ai rien pris et je suis repassé de l'autre côté.

Elle méritait pas d'être embêtée cette dame-là. C'était une dame gentille.

Par la mer noire

Quand c'était fini, j'ai voulu rejoindre mon frère. Je suis arrivé à dix kilomètres de Tembritz [?], dix kilomètres ! j'ai pas pu aller plus loin, il y avait toujours des combats. Alors j'ai échoué chez les Russes, chez un commissaire politique. Il m'a hébergé pendant vingt-quatre heures, quelque chose comme ça. On a mangé des fayots. Et puis il m'a fait un papier, il fallait qu'on s'en aille par « Youterbo » [n.d.r. Odessa ?], c'est sur la Mer noire ça. Tout un grand circuit pour revenir par Marseille.

On était neuf, et une fois qu'on était partis, on s'est dit « c'est pas notre route, ça ! », qu'est-ce qu'on allait foutre par là ? Alors le papier, on l'a déchiré et on l'a jeté dans la forêt. Et puis chacun s'est démerdé. Je me suis arrêté au patelin suivant, et puis j'ai dégotté des Italiens. C'est là que j'ai trouvé le prisonnier français. Les Italiens m'ont dit « tiens, il y a un prisonnier français là ». Ils nous ont fait à manger.

C'est de là que je suis parti un matin pour voir si ça passait sur le pont.

Les Russes

Les Russes, ils étaient un peu sauvages si on peut dire. Ils se comportaient très mal avec les Berlinoises, qui n'étaient pas plus responsables qu'eux de la guerre. Combien de fois j'ai eu la mitrailleuse sous le nez par eux? Clac clac! tu vois le trou, là. Et puis tu te dis «ça pète ou ça pète pas?» Ils m'ont quand même pris tout ce que j'avais. Quand je suis parti de Berlin, à pied, je suis forcément tombé sur les Russes :

— Ouvres la valise!

J'avais gardé une boîte à sardines et des bricoles comme ça. Ils m'ont tout piqué. J'avais un peu de beurre, mais ça ils n'ont pas pris. Et puis j'avais une demi bouteille de schnaps. Alors ça, glou glou glou! et puis il y a quand même un vieux Russe qui est passé et qui a parlé aux autres. Du coup ils m'ont laissé un fond de schnaps dans la bouteille.

Moi qui n'aime pas boire après les autres, et bien j'ai eu besoin de boire mon schnaps, hein? Je l'ai bu, quelle saloperie! Il y a des fois où tu as des besoins quand tu es rendu

au bout du rouleau !

Les Russes, ils avaient fait un pont de bois pour traverser l'Elbe. Je me présente un matin, ça passait. Je retourne vite chercher mon copain prisonnier, je lui dit :

— On passe, en vitesse !

Quand on est arrivés, ça ne passait plus. On essaye d'insister, mais non ça ne passait plus. Puis s'amène une femme Russe. Elle était plus gradée que le soldat. Elle nous regarde et nous dit :

— Vous ! passez !

C'est comme ça qu'on est passé, grâce à une femme Russe qui était plus gradée qu'un soldat imbécile.

les Russes, ils ont fait un
pont en bois sur l'Elbe





Chevaux 8 hommes 40

J'étais malade. Retour dans un train sanitaire. Chevaux : 8, hommes : 40. J'ai quand même eu de la chance, parce qu'en fait, à un moment je ne pouvais même plus manger ni boire d'eau.

Je suis allé trouver un lieutenant français, car on était sous l'autorité militaire tout en étant civil. Je lui ai dit «bon, ben si vous voulez que je regagne la France, il faut que j'aïlle quand même me soigner, je ne peux plus ni manger ni boire» Il m'a répondu «prépare ta valise». Il m'a emmené dans un petit hôpital. Il y avait un infirmier italien mais pas de médecin. Ils m'ont mis dans un vrai lit, parce qu'habituellement je dormais plutôt sur du ciment. Ils m'ont donné du riz à manger, et de la viande sèche. Et puis une espèce de liquide noir à boire qui n'était pas bon.

C'est de là que je suis reparti en France dans le train sanitaire. Chevaux : 8, hommes : 40.

Le retour

C'était le retour en France. Arrivé à Paris, je n'y connaissais rien. Alors j'ai demandé à des types de la Croix Rouge, comment faire pour aller à Montparnasse. Et puis de là, je suis arrivé à Sablé. On est toujours bien accueilli quand c'est comme ça. On a été à la cantine, j'ai mangé un œuf au plat qu'ils m'ont donné. Je leur ai demandé si il n'y avait pas une micheline pour Étriché. Ils m'ont dit qu'il y en avait une dans dix minutes. Je suis resté à manger mon œuf au plat.

Là on annonce un train de prisonniers qui rentrait. Alors je regarde par la grande fenêtre du côté des voies le train qui défilait, qui défilait. Tout d'un coup, le train s'arrête et qu'est-ce que je vois ? Dans une fenêtre du wagon il y avait mon frère André qui était là. Je suis sorti et je lui ai dit « descends, on va prendre la micheline pour Étriché » Il n'y avait pas qu'André, il y avait des ouvriers à Sourice, et quelques autres. Alors tout le monde est descendu, et puis on a pris la micheline. On prenait tout gratuitement en ce temps-là.

Arrivés à Étriché, on veut téléphoner chez nous, et puis forcément ils étaient partis casser la croûte chez René. Alors on a téléphoné à Brochet, le marchand de vin qui était tout ravi de venir nous chercher. Sur la place de Champigné, il a fait plusieurs tours, et puis on est descendus.

C'est là que j'ai vu ta grand-mère pour la première fois.

Il y avait des fleurs dans la chambre à André. Mais moi, j'étais mort depuis neuf mois. Parce que pendant neuf mois je n'ai pas pu écrire, car tout était bloqué. Comme j'étais mort, ils n'avaient pas mis de fleurs dans ma chambre, alors vite elles ont été chercher quelques fleurs...



Michel Jammes est né le 15 septembre 1920 à Champigné, Maine-et-Loire. Mécanicien comme son père et ses frères, il commence des cours de pilotage dans l'Aviation populaire en 1938. Par peur des représailles pour sa famille, il se laisse embarquer par le Service du travail obligatoire (STO) et part à Berlin en janvier 1943. Rentré 28 mois plus tard, il se marie le 23 avril 1947 avec Francine Touchet, active, comme lui dans les Jeunesses catholiques (J.O.C. et J.A.C.). Ils auront sept enfants.

En 1998, il visite Berlin sur les traces du souvenir...

Décédé le 24 octobre 2017, il repose avec sa femme dans le cimetière de Champigné.

